

de religion proprement dite ; ils croient à la post-existence des hommes, et n'ont jamais songé à la nature de cette seconde vie ; la croyance aux peines et aux récompenses après la mort ne fait pas partie de leurs idées religieuses ; quelques individus croient à la métempsychose, mais d'une manière très vague ; ils ont tous foi en la puissance de deux génies supérieurs, l'un bon, Zanaar, l'autre mauvais, Angatch', ayant chacun, sous ses ordres, des génies subalternes ; mais ces deux principes ne sont pas des divinités, en ce sens qu'ils n'ont pas à juger les actions des hommes, et qu'ils se bornent l'un à présider aux bonnes actions, l'autre aux mauvaises.

Les amulettes, les charmes, les préservatifs contre tous les maux, contre tous les accidents, les augures, etc., jouissent d'un grand crédit et forment une branche de revenus activement exploitée par les ombiaches ou devins. Les Hovas ont une grande amulette nationale qu'en certaines occasions l'on promène en procession avec d'autres moins puissantes.

Les Malgaches observent des fêtes à certaines époques de l'année ; l'usage de la circoncision, qui est général, est pour eux l'occasion de grandes réjouissances dont la licence la plus effrénée et l'ivrognerie la plus dégoûtante font presque tous les frais ; mais l'obscurité la plus profonde couvre le but et l'origine de ces cérémonies. Interrogé sur ses croyances, le Malgache se contredit à chaque instant ; pressé de questions, il répond tranquillement : « Je ne sais pas ; nous n'avons jamais songé à cela ; nous suivons ces croyances parceque nos ancêtres nous les ont transmises. » Les superstitions de Madagascar nous ont fait l'effet de lambeaux arrachés à des religions diverses ; le sabéisme, le fétichisme et le mahométisme ont fourni quelques croyances superstitieuses aux Malgaches avides d'histoires surnaturelles.

Comme tous les peuples indolents et sensuels, les Malgaches aiment passionnément la poésie et la musique ; seuls au fond des bois, ou réunis pour les travaux des champs, elles sont leur plus doux passe-temps. Le soir, dans les villages, on les voit s'assembler pour écouter les chansons que l'un d'entre-

eux improvise sur une mélodie connue; ils répètent en chœur le refrain ou l'accompagnent en frappant dans leurs mains pour marquer le rythme. Les paroles de ces chansons se composent en général de phrases courtes et sans trop de liaison entre elles. Elles ont quelquefois un sens moral ou satirique; le plus souvent elles contiennent une simple image, souvent insignifiante comme dans ce couplet : « Hé! hé! hé! zalahé! (ô hommes) la lune regarde vos rizières, la lune dans le ciel bleu, hé! hé! hé! » Les mélodies sont en général monotones. Elles ont cependant un certain charme qui provient de leur étrange tonalité; l'exemple suivant nous fera mieux comprendre :



Les instruments de musique sont très imparfaits; le son en est faible et désagréable; le plus commun est fait avec un bambou gros commè le bras; au moyen d'un couteau on détache, dans l'écorce filandreuse de ce roseau des filets qui, soutenus par de petits chevalets, forment les cordes; on l'appelle le *marouvané*. C'est l'instrument de prédilection des Malgaches. Lorsque l'esclavage existait à l'Île-de-France et que l'on y importait les noirs de Madagascar, plusieurs colons défendirent à leurs esclaves de jouer sur le *marouvané*, parceque les sons de cet instrument éveillaient si vivement dans leurs cœurs le souvenir de la patrie, de la famille et de la douce liberté, qu'ils périssaient de nostalgie ou, bravant tous les dangers, s'embarquaient dans des pirogues et se dirigeaient vers cette grande terre d'où ils avaient été arrachés.

Il existe à Madagascar des hommes qui se livrent spécialement à la culture de la poésie et de la musique : ce sont les *sékatses* ou ménestrels. Ils voyagent sans cesse et chantent leurs compositions chez les chefs qui, en retour, leur font des présents considérables. Leur esprit est vif et ingénieux, leur imagination féconde et leur diction pleine de charme; c'est dans leurs œuvres que l'on peut se faire une idée de la richesse de

la langue des Malgaches et de la grandeur de leur poésie ¹.

Nous ne terminerons pas ces notions sur le peuple de Madagascar sans dire quelques mots d'une prétendue race de nains nommés Kimos, qui habiteraient la partie la plus sauvage des Ambohitsmènes, au sud des Betsilos. Le naturaliste Commerçon, dont le nom a fort heureusement d'autres titres à la célébrité, est le premier écrivain qui soit entré dans quelques détails sur ces pygmées, et se soit livré à une dissertation pour démontrer leur existence. Avant lui, le judicieux Flacourt avait pris des informations à ce sujet, mais il ne nous fait part que du résultat de ses recherches : « Ce sont, dit-il, des fables que racontent les joueurs d'herravou (ménestrels malgaches). » Ce témoignage, d'un homme qui, par son long séjour et ses recherches à Madagascar, la sagacité et l'exactitude de ses descriptions, mérite toute confiance, est pour nous d'un grand poids ².

Le ton de la lettre de Commerçon a souvent fait naître en nous l'idée qu'elle était une plaisanterie spirituelle dont l'abbé de Choisy (ou celui qui l'a fait parler) avait donné l'exemple un siècle auparavant. En effet, il s'adresse aux amateurs du

¹ M. Baker a traduit et publié dans l'*Asiatic Journal*, t. IX, p. 360 et le *Christian Keepsake*, 1835, p. 260, des fragments de poésies qu'il a recueillies pendant son séjour à Madagascar.

² Le colère Rochon calomniait tous ceux dont les opinions différaient des siennes; ajoutant une foi entière à l'existence des Kimos, il devait lancer quelque trait méchant contre Flacourt : « Que l'on cesse enfin, dit-il, d'opposer à des faits l'autorité d'un homme, en tout point suspect par sa haine implacable envers les Madécasses ! » (*Voy. à Madagascar*, p. 187.) Le reproche est aussi peu fondé que le raisonnement est faible : Flacourt a dépeint les Malgaches tels qu'il les a vus. La secte des philosophes et des économistes n'était pas encore née; la géographie n'était pas encore devenue un thème pour des sermons politiques, et la sagesse, la liberté, le bonheur ne se trouvaient pas alors exclusivement chez les sauvages comme au temps de l'abbé Rochon. Mais en admettant que Flacourt eût détesté les Malgaches, pourquoi cette haine devrait-elle faire rejeter une assertion qui représente les Kimos comme une invention des poètes malgaches? En quoi la non-existence des Kimos aggraverait-elle les accusations fort justes de Flacourt?